

New Europe College Yearbook 1994 – 1995



IRINA BĂDESCU
VIRGIL-IONEL CIOCÂLTAN
VIRGIL CIOMOȘ
ANDREI CORNEA
ANDREI KERTESZ
OANA SĂLIȘTEANU CRISTEA
ELENA SIUPUR
DAN SLUȘANSCHI
ROXANA SORESCU
CĂTĂLINA VELCULESCU

New Europe College Yearbook 1994–1995

IRINA BĂDESCU
VIRGIL-IONEL CIOCÂLTAN
VIRGIL CIOMOȘ
ANDREI CORNEA
ANDREI KERTESZ
OANA SĂLIȘTEANU CRISTEA
ELENA SIUPUR
DAN SLUȘANSCHI
ROXANA SORESCU
CĂTĂLINA VELCULESCU



HUMANITAS
BUCUREȘTI

Cover design
IOANA DRAGOMIRESCU MARDARE

Editors
HORTENZIA POPESCU
DANIELA ȘTEFĂNESCU
VLAD RUSSO

© Humanitas & New Europe College, 1998

ISBN 973-28-0873-X

New Europe College can be found at
Str. Matei Voievod 18, 73222 București 3
Tel/Fax: +(40) 12107609/16425477
e-mail: nec@ap.nec.ro

Contents

IRINA BĂDESCU
Le froumain dans (tous) ses états

7

VIRGIL-IONEL CIOCÂLTAN
Die Kreuzzüge und ihr mongolisches Spiegelbild

33

VIRGIL CIOMOȘ
Temps et éternité

55

ANDREI CORNEA
De la comparaison des cultures

95

ANDREI KERTESZ
Provinzielle Kunst

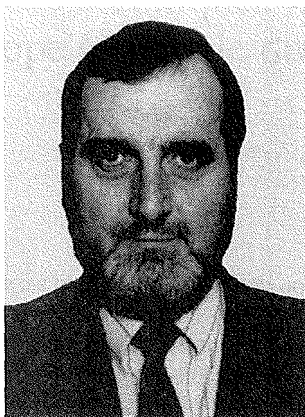
153

OANA SĂLIȘTEANU-CRISTEA
Official Power Discourse in Post-totalitarian Romania
(December 1989 – October 1995)

179

ELENA SIUPUR
Die deutschen Universitäten und die Bildung der Intelligenz in Rumänien
und den Ländern Südosteuropas im 19. Jahrhundert

211



DAN SLUȘANSCHI

Né à Sibiu en 1943

Diplômé en philologie classique de l'Université de Bucarest

Docteur ès lettres de l'Académie Roumaine (1972)

Professeur à l'Université de Bucarest

(langues indo-européennes et classiques)

Recherches de linguistique (latin, indo-iranien)

Participation à de nombreuses rencontres internationales de linguistique
et de philologie classique

Nombreuses études publiées, notamment sur le latin médiéval
et sur la syntaxe de la proposition et de la phrase latines, ainsi qu'une
Introduction à l'étude de la langue et de la culture indo-européennes
(en collaboration)

Editeur de textes latins du Moyen Âge et traducteur de quelques
dialogues de Platon, de l'*Odyssée* et de l'*Iliade* de Homère et
de quelques études sur l'art et la culture antiques

Adresse: Facultatea de Limbi și Literaturi Străine

Catedra de Limbi Clasice

Universitatea din București

Str. Edgar Quinet 5-7

70106 București, România

Tel./fax: +(40) 1 3121313

Mots-clés dans les documents et les chroniques latines de l'Europe Orientale du XV^e siècle

0. Le monde des textes médio-latins s'ouvre comme un terrain étrange tant aux yeux des latinistes spécialisés dans les œuvres de l'époque classique, qu'à ceux des chercheurs qui s'adonnent surtout à l'étude des données de l'histoire moderne. C'est que, à part les institutions sociales, religieuses et politiques du Moyen Âge et aussi à part l'évolution historique propre à la langue latine, on doit et on peut tenir compte, tant sur le plan syntagmatique que paradigmatique, des thèmes et des mots-clés qui reflètent dans ces textes la grille des mentalités caractéristiques de leur époque.

0.1. Dans ce qui suit nous serons intéressés surtout si l'on peut déceler des traits spécifiques dans le latin médiéval des actes, des documents et des chroniques de l'Europe Centrale et Orientale du XV^e siècle, c'est-à-dire issus d'un territoire où la latinité essayait, après un millénaire de recul, de reprendre carrément le dessus par une politique plus active menée par l'Église catholique et surtout par les Couronnes de Pologne et de Hongrie, vivement préoccupées par la progression du Turc dans l'ensemble des Balkans.

0.2. Nous croyons qu'un parallèle typologique entre le vocabulaire politique (surtout relatif au domaine et à l'image du « territoire » du XV^e siècle et celui du XX^e) serait non dépourvu d'intérêt: est-ce que la Pologne ou la Moldavie du XV^e siècle étaient plus « à l'heure de l'Europe » que la Pologne ou la Roumanie/Moldavie d'aujourd'hui, ou au contraire? Mais ce sera sans doute aux modernistes de nous venir en aide avec leurs outils et méthodes d'analyse spécifiques pour trouver la bonne réponse.

1. Pour autant, le dénominateur commun d'un tel parallèle ne peut être, à notre avis, que l'étude — de nature surtout linguistique — des mots-clés, tels qu'on peut les identifier dans des textes représentatifs de chaque époque. C'est donc dans la théorie et la pratique de cette analyse de vocabulaire, dérivée de celle des « aires sémantiques » (depuis Jost Trier) et des « vocabulaires spéciaux » (Jos. Schrijnen — Chr. Mohrmann) que nous trouverons l'aide la plus efficace.

1.1. Les mots-clés, identifiés à la lumière du système de l'hyponymie (J. Lyons), ou articulation verticale sémantique des mots d'un idiome donné, ne sont pas ce qu'on serait enclin à croire au premier abord, ce ne sont ni les mots les plus

en vue (tropes, noms propres, abstractions), ni même les unités lexicales les plus employées dans un corpus de textes donné. Ce sont des éléments « moyens » à tous les égards (dénotatif, conotatif, affectif), mais qui dominent, comme des « tête de série » les domaines sémantiques d'importance majeure. Nous avons décidé de revoir par la suite, juste à cause de sa mise de côté dans la grande synthèse de J. le Goff (dans sa *Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964), le domaine du « territoire », non sans jeter un coup d'œil aussi vers le « pouvoir » et l'état de paix/guerre.

1.2. Ces termes-clés, situés, sur tous les plans (J. Kurylowicz), entre les pro-formes, comme les pronoms, adverbes ou éléments relationnels, et les noms propres, peuvent, à cause même de leur *aurea mediocritas*, régir une aire assez vaste de subordonnés (ou hyponyme sémantiques):

<i>hīc</i>	<i>terra</i>	<i>Transylvania</i>
« ici »	« terre/pays »	« (Pays d') Outre-forêts »
dénotation « ouverte »	« moyenne »	« close »
connotations vagues	moyennes	précises
(+ proximité	(- superficie d'eau	(+ au milieu des Carpates
+ cataphorique)	+ délimitable	+ boisée, arrosée, etc.
	+ habitable	+ riche en hommes et bétail
	+ soumise)	
affectivité « pâle »	« moyenne »	« maximum »
(sinon nulle)	« territoire »	« patrie »

1.3. On comprend donc pourquoi on relie toujours au terme moyen les « branches » secondaires de sens (*regie, regimen, possessie*, etc.), relativement rares au sujet des pro-formes et évidemment déduites pour les noms propres circonscrits.

1.4. Ce sont les textes mêmes qui fournissent les hyponymes groupés autour de chaque mot-clé. Nous avons donc dû parcourir tout un corpus de textes du XV^e siècle, pour fichier notre matériel, vérifier ensuite à l'aide des Dictionnaires médio-latins disponibles. A la fin de notre essai de méthode nous reprenons en Annexe l'analyse d'un tel texte, à toutes fins utiles.

2. Notre corpus comprend une série de textes, autant que possible, assez variés: les Chroniques de Dlugosz et de Bonfini, des actes et des documents émanant des chancelleries des Cours de Buda, Cracovie, Mantoue, Naples, mais aussi de Rome, puis des lettres et des notes (officielles ou privées, parfois même secrètes) écrites par des Génois, des Vénitiens, des Allemands, des Bourguignons, des Polonais, des Hongrois ou des Roumains. Les registres stylistiques si divers reflétés par ces textes sont à même de compléter le tableau socio-linguistique de l'aire sémantique envisagée.

2.1. Notre corpus n'est pas, sciemment, plurilingue. Quoiqu'il y ait des osmose naturelles entre les nouvelles langues « nationales » qui surgissent au XV^e siècle dans le domaine public, et le latin — l'ancienne « maison commune » de la *res publica clericorum*, qui commence à perdre son souffle et son statut supérieur comme véhicule de l'officialité administrative et politique, se repliant sur les positions de l'Église —, dans une telle étude la cohérence linguistique est tout à fait indispensable: à l'Ouest, où l'État centraliste et l'idée nationale s'élèvent à l'horizon, ce sont les mots *pays, país, paese, Land, country* qui dominent, à l'Est c'est *kraj, orsząg, țară* qui répondent plus directement à *terra*: on s'en tiendra plutôt au latin.

2.2. L'empêchement majeur qui a enrayé une progression plus décisive de notre essai continue d'être le peu d'éditions critiques importantes dédiées aux textes littéraires secondaires et aux chroniques, ainsi qu'aux actes et documents médiévaux de l'Europe de l'Est — souvent accessibles seulement dans des éditions ou des extraits du XIX^e siècle — l'absence d'un Glossaire médio-latin plus ample que celui (d'usage réservé!) tiré à peu d'exemplaires par les Archives Nationales de Bucarest — et par le progrès lent, quoique évident, des Dictionnaires correspondants de Pologne et de Hongrie. Toutefois, le recoupement entre les éditions les meilleures et ou les plus récentes (*DRH, Urkundenbuch*, textes publiés à nouveau par P.P. Panaitescu, Ș. Papacostea, mais aussi ceux de Veress) et les grands Dictionnaires occidentaux a été à même de nous permettre ce sondage, disons-le carrément, préliminaire.

3.0. L'homme est un animal à territoire. Les collectivités humaines (lat. *ciuitates*) ne peuvent être conçues que comme ayant droit à un territoire donné. Un *populus* peut être autrement défini par le nom de son centre de commerce et de refuge (p. ex. *Lutetia* pour les *Parisii*, *Snyatyn* pour les *Podolienses*, *Suczawa* pour les *Moldavi*, etc.), mais aussi par les limites et le nom de sa *terra*: d'où aussi l'alternance largement répandue, de toute époque, en latin, entre le nom de la population et celui de sa terre, ou pays.

3.1. Dans le vocabulaire politique du Moyen Âge, lat. *terra*, qui désignait naguère plutôt la « terre ferme » (par opposition à *mare*, cf. *terra marique* pour les deux voies possibles sur l'*orbis terrarum*), en est venu à représenter le vocable le plus courant qui, déterminé soit par un génitif explicatif, soit par un épithète déterminatif, nomme un territoire: *Terra Franciae, Terra Flandriae, Terra nostra Silva Ardenensis*, tout comme *Terra Podoliae, Terra Moldaviae, Terra nostra Transalpina* ou *Terra Transylvaniae*.

3.1.1. Mais ce féminin, comme tous les termes relatifs à la « terre nourricière », garde encore, en dehors de ces formules, ses valences anciennes d'utilité et de fertilité, voire même de richesse. Elle peut être aussi *inculta*, mais elle est surtout *culta* pour sa collectivité, *terra usualis*, « utilisée » ou « à utiliser », *campestris* « de champ », *arabilis* « arable » ou simplement, mais avec satisfaction, *bona*.

3.1.2. Sous le rapport juridique, il n'y a pas de vide autre que provisoire (*terra uacua*, « à propriétaire inexistant »). Autrement dit, la terre peut être *indominata* (« sans propriétaire avéré »), mais alors elle est commune, « quae servorum opera gratuita fere excolebatur » (Bartal), nommée par le nom même de la Collectivité (*terra uillae X*, ou bien *terra = uilla*); si elle était reconnue comme une *possessio* (roum. *moşie*), elle était *terra dominata* (« à propriétaire avéré »), qu'on hérite de ses ancêtres et parents (*possessio hereditaria*). Même *allodium*, qui avait signifié jadis l'ensemble des « biens meubles », désigne vers la fin du Moyen Âge « les biens immobiliers », notamment un *praedium liberum* (« ab omni servitio sive onere » Boronkai), ou même une maison, un édifice; pour signifier expressément la terre on disait donc *terra allodialis*.

3.1.3. Des fois, mais isolément, on peut rencontrer aussi le diminutif modeste et affectif *terulla*, « petite terre » (Niermeyer), mais c'est toujours une exception notable.

3.2. Si l'on tient compte non pas tant de l'étendue et de la possession, que de la domination politique sur la *terra*, on parle surtout de *regnum* (un usage bas-latin et médiéval), que ce soit véritablement tout un royaume, ou une unité de moindre importance (en général précisé par un dérivé en *-atus*: *principatus*, *ducatu*, *marchionatus* et surtout *comitatus*, qui est devenu le nom courant de l'unité administrative de Transylvanie, ou *Waiwodatus*, *Voieuodatus* pour les districts de Pologne). *Regnum* impliquait en même temps le territoire et le droit d'en disposer; mais, si l'on tient à souligner la portée juridique du règne, on peut employer plus spécifiquement *dicio*, « juridiction »: au XV^e siècle on rencontre surtout la variante graphique *ditio* (prononcée aussi [*disio*], depuis le bas-latin!), par une confusion facilitée par suite de la méconnaissance de l'origine étymologique du mot (l'abstrait en *-io*, *ionis* du radical de *dico*).

3.2.1. Un concurrent et aussi un doublet synonymique insistant de *regnum* est *Corona* (dans les mss toujours écrit à majuscule), qui symbolise le pouvoir royal ultime. Vers la fin du XV^e siècle (1482) on pouvait écrire *per nostram Coronam* de façon concrète, pour dire « à travers nos domaines royaux », « à travers notre règne » (Chancellerie de la Couronne de Pologne).

3.2.2. Pour ne plus énumérer tous les degrés des domaines en *-atus* (mentionnés sous 3.2.) que peut contenir un *regnum* on a pu prendre l'habitude, surtout dans la chancellerie de Mathias Corvinus, d'écrire *principatus et dominia* ou *territoriis et dominiis nostris* (Boronkai III, 231).

3.2.3. Nous avons rencontré une seule fois le diminutif *regniculum* (*nostrum*, Vlad Ţepeş, Woyewode de la Transalpine, 1460), utilisé pour pouvoir prétendre à un pouvoir de type supérieur sans choquer toutefois la Couronne hongroise dont on attendait l'envoi d'une aide, la plus vigoureuse possible (hélas, jamais venue), contre l'attaque des Turcs sur le Danube. Par contre, en Moldavie, Étienne III le Grand, après avoir étayé les assises de son règne, raffermi son administration et amélioré sa chancellerie, parle dans ses actes de son *regnum*,

à côté de la formule courante *Terra (nostra) Moldaviae*, tout comme en Occident, ou en Pologne (chez Dlugosz, par exemple) on pouvait utiliser parfois *regnum*, avec une pointe de fierté, pour *principatus* ou même *comitatus*.

3.3. Le territoire peut être décrit aussi par des concurrents plus spécifiques et, pour ainsi dire, plus schématiques de *terra*.

3.3.1. *Regio* désigne le territoire défini, en principe, par des lignes cadastrales précises: *ager*, *terra* ou même l'*orbis terrarum* ou le *caelum* étaient séparés en *regiones* symétriques par des lignes perpendiculaires (*cardo/decumanus*) qui se coupaient dans un point central, puis on peut continuer le quadrillage; on voit cette procédure (parodique) chez Plaute: *regiones, limites, confinia determinabo; et rei ego finitor factus sum* (Poen. 49). Puis *regio*, la zone « d'en face » (d'où *e regione* = « vis-à-vis » et non *« de la région »), rapport normalement aux points cardinaux, est définie aussi par rapport aux formes de relief avoisinantes, ou aux fiefs voisins. C'est pour quoi on a tendance à définir *regio* par une explication (*regio Francorum, Baiuvariorum, Pruthensium*) ou par un possessif (le plus commode *regio nostra*), ce qui suppose *per se* une relation secondaire avec *regnum*, depuis qu'on a oublié la différence de quantité vocalique qui les séparait en latin classique: *regio* vient directement de *regō*, *-ere*, tandis que *rēgnum* dépend du radical athématique *rēx*, *-gis*. Mais pour le latin médiéval *regio* et *regnum* étaient réunis par l'homographie de *reg-*.

3.2.2. *Partes*, au pluriel, qui tendait à se séparer du singulier *pars* (dans ces textes surtout la « partie » juridique, contractante ou plaidante) suppose au début surtout les *gentes* qui peuplent un territoire et qui sont les « suivants » de quelqu'un ou d'une foi; le Haut Moyen Âge employait ainsi *partes nostraeluestrae* (« nos/vos partisans »), puis ce terme en est venu à désigner aussi le territoire, comme dans la formule toute faite *in partibus infidelium* (ou *Tartarorum*). *Partes* amène donc une opposition « sans ordre précis », une adjacence qui laisse l'impression d'une zone assez floue et inordonnée, par rapport à un *regnum* ou à un centre précis du pouvoir dans *partes* on sent un soupçon d'*incognitum* ou peut-être d'*indifferens*. On a même abouti à un toponyme, par l'entremise du formulaire de possession: *Partium (annexarum Regno Hungariae)*, la zone tampon entre la Couronne hongroise et le *Woyewodatus Transylvaniae*.

3.2.3. Nous n'oublions pas *prouincia*, un terme qui, dans la tradition de l'Église romaine, nomme le ressort d'un évêque métropolitain, mais, dans les royaumes germaniques désignait le « territoire tribal » d'un ensemble de clans (Niermeyer, 867). Vers la fin du Moyen Âge, la Couronne suzeraine de droit et/ou de fait pouvait estimer ses principautés ou marquises tributaires comme des *prouincia*: p. ex. *prouincia nostra Scepusiensis* ou *Transylvanica*.

4.0. Mais on peut envisager aussi en soi le *territorium* d'une région: ce dérivé technique tertiaire direct (car il n'y a pas de **territor*, *-ris*) comprend l'« universitas agrorum intra fines cuiusque civitatis » (Bartal). C'est ce qu'on appelait

au temps jadis, dans le latin classique, *ager*, la zone arable cultivée, dans laquelle on définit les *possessiones* (« domaines »), les *tenuta* (« tenures »). Mais, par l'entremise du pluriel en *-a* de *tenutum*, *i*, on a pu employer ensuite aussi le féminin *tenuta*, *-ae*, avec le même sens.

4.1. On rencontre parfois aussi le terme technique plus plat *tenementum* (formé comme *pavimentum*), juridiquement = *tenutum*, mais parfois confondu aussi avec *possessio*.

4.2. *Praedium* (écrit aussi *predium*) est devenu, et avec succès, un concurrent de *possessio*, car il ne signifie plus « garantie en biens immeubles, demandée par l'État créancier à un débiteur » (Ernout-Meillet, 532), mais purement et simplement « bienfonds » et, des fois, même une *terra* laissée en jachère ou pour de bon *inculta*, comme dans le *Tripartitum* de Werböczi (I, 246, de 1514). On peut toutefois parler aussi des *praedia populosa*, justement pour en souligner la valeur beaucoup plus grande, à cause de la main-d'œuvre qui y abonde.

5.0. Un territoire peut être défini aussi par ses limites, dont l'importance peut être accrue jusqu'à désigner aussi la zone avoisinante, et puis, surtout au pluriel, à vue d'oiseau, l'ensemble d'une région donnée.

5.1. *Finis* devait être, dans son passé italique oublié, une borne ou un arbre délimitant des propriétés ou des territoires : *facere finem* voulait dire en premier lieu « placer une borne », avant d'en arriver à « mettre fin » (Ernout-Meillet, 236). En tant que terme-clé de cette aire de la « délimitation », *finis* a pu même, au pluriel, comprendre l'ensemble des « frontières » du pays d'un clan ou d'une tribu, et, par là même, concurrencer *terra* dans son ensemble : *uenire in fines Neruorum* ou *Belgarum* veut dire presque autant que *uenire in terram* ou *in regionem eorum*.

5.2. Puis, pour préciser les zones de frontière, toujours disputées ou, comme on disait aussi, les *anguli terrarum* (comme l'*Angulus Danastris* = Bugeac), on a fait appel au dérivé tertiaire *confinium*, *-ii*, basé sur l'adjectif *confinis*, *-e*, « avoisinant ». Mais *confinium* parle non pas tant de la délimitation, que du territoire donné. C'est pourquoi *confinia*, aussi au pluriel, tout comme *fines*, a commencé ensuite à signifier l'ensemble d'une région donnée.

5.3. Ce territoire avait pourtant reçu le nom technique de *finaticum* (« finage, township », Niermeyer, 427), mais seulement en Occident; et ce terme, tout comme les autres formes dérivées en *-aticum* (*Hominaticum*, *uiaticum*, etc.), avait fini, d'après la prononciation courante *finage* (*hommage*, *voyage*, etc.), par être écrit plutôt *finagium*, qui est la forme normale aux XIV^e–XV^e siècles.

5.4. C'est ici qu'il faut citer aussi *limes*, *-itis*, qui signifiait au début, à ce qu'il paraît, « le sentier (limeux) » qui bordait un champ ou une propriété (Ernout-Meillet, 359). L'Empire romain en avait fait « la frontière » par excellence, puis aussi la « zone frontalière », ce qui a permis aux écrivains du Moyen Âge de

l'utiliser comme un concurrent plus littéraire, à consonnance classique, du germanique *marca* ou de son dérivé analogique *marchionatus* (plus rare que *principatus*, *ducatus* ou *comitatus*).

6. Mais « qui a terre a guerre » : le dicton reflète l'état presque ininterrompu de conflit qui opposait entre eux royaumes, principautés, territoires ou provinces *confines*, en sorte que la terminologie du « territoire » et celle de « la guerre et de la paix » (*bellum/pax*) sont liées de façon inextricable dans les chroniques, les chartes et les documents médiévaux : le passage repris en Annexe et commenté plus bas sous 7. sera à même de nous édifier, lui aussi, à ce sujet.

6.1. Remarquons pour le moment que *pāx* est autant le terme-clé positif de ce champ sémantique militaire (et juridique), qu'un slogan constant de la propagande politique et religieuse. Le radical athématique de ce mot très ancien, dépendant d'un verbe rare, à degré court, *pacō*, *-ere*, thématisé, signifie clairement « agrément d'une convention » (Ernout-Meillet, 473), mais ses relations possibles avec le concret *pāg*-/ *lpāg*- qui a donné *pangō*, *-ere* « ficher dans la terre » ne sont plus si claires. Autrement dit, le geste rituel qui devait sceller « la paix » ne nous est pas connu pour l'époque de la naissance de *pāx* : bien plus tard, au Moyen Âge, quand on parle souvent, dans le latin chrétien, de la *pax Domini*, en signe de *caritas*, on échangeait un « baiser de paix » (sens par lequel *pax* a été emprunté dans les langues celtiques moyennes); *dare pacem* est entré même dans les règles monacales et dans le rituel liturgique au sens de « s'embrasser en signe de paix ».

6.1.1. Cette paix rayonne aussi sur le territoire, *pax* pouvant définir la zone comprise dans une convention de paix ou de trêve (*urbana*, *prouincialis*, *ecclesiae*, etc.), ou les moyens de la soutenir et de la contrôler.

6.1.2. Par conséquent, par une extension de sens de nature euphémique, *pax*, près de *bannus*, peut signifier l'« amende » payée (i.q. *fredus*, Niermeyer, 777) pour infraction à la paix proprement-dite.

6.2. La paix est une, mais elle peut être décrite sous deux aspects qui se complètent l'un l'autre : *foedus*, *-eris* (écrit bien des fois *fedus*) et *amicitia* (ou, plus nuancé, *concordia*).

6.2.1. *F(o)edus* était le terme classique du « traité » qui faisait soit d'un adversaire seulement potentiel, soit d'un ennemi dont en était venu à bout, un *ff(o)ederatus* bénéficiaire de certaines clauses de paix et d'alliance. C'est en fait le terme formel et la garantie juridique de la sauvegarde de la paix.

6.2.2. Le germanisme *treuga* était employé partout dans l'Europe de la latinité médiévale, au sens d'« armistice »; on notera en passant qu'*armistitium* (puis emprunté comme tel en français ou traduit par *Waffenstillstand* en allemand) est seulement un mot *néolatine* composé dans la langue des diplomates du XVII^e siècle, probablement d'après le classique *iustitium* (« vacance des tribunaux »), pour les traités du temps de Louis XIV. Mais *treuga* (ou *treugua*, *tregua*), qui venait du

germ. *triuwa*, « bonne foi, engagement » (Niermeyer, 1041) désigne d'abord la garantie donnée pour sa bonne foi, puis l'arrêt même des hostilités, tandis que *treuga pacis* suggère l'intention d'entamer un traité formel de paix stable.

6.2.3. Certes, on peut encore rencontrer aussi le classique *indutiae* (écrit aussi *inducia*), avec le sens de « trêve », mais il semble avoir plutôt glissé vers le terme (tant profane, qu'ecclésiastique) d'« ajournement » d'une réunion ou d'un procès.

6.2.4. L'aspect moral de la paix repose, d'après la formule classique *socius et amicus*, sur *amicitia* (naturellement aussi *amicicia*, *amittitia*, ou même *amitticia*!), qui revient constamment, formant une paire avec *foedus*, ou même à proximité de *pax*. Dans bien des cas, on pourrait dire que *foedus et amicitia* sont une formule toute faite, dans laquelle le second terme est un automatisme.

6.2.5. Une nuance plus noble de cette *amicitia* est signalée, avec référence souvent explicite à un passage classique de Salluste, par *concordia*: *Nam concordia parvae res crescunt, discordia maxumae dilabuntur* (Iug. 10, 6). Cet adage est repris et glossé sans fin tant dans les chroniques, que dans les parties de justification morale des épîtres ou des traités royaux (p. ex. Mathias Corvinus, 1465).

6.2.6. Des termes les plus courants pour l'« alliance » étaient *societas* (de *socius*) et (*con*)*federatio*. Mais il vaut la peine d'observer l'apparition, au XV^e siècle, de *colligatio*, comme une « entente particulière » vue soit comme de bonne foi, soit comme soupçonnable de trahison du point de vue du suzerain ou d'un tiers, donc près de *conspiratio* ou de *coniuratio* ou des deux, les ligues étant mal vues par la Couronne (1457).

6.3. Mais, hélas, l'état courant des choses, auquel les négociations, donc les actes et documents, essaient de porter remède, est celui de *bellum*, tant *extrinsecum* (« à l'étranger ») qu'*intrinsecum* ou, triste héritage latin, *ciuile*; si l'on parle parfois de *bellum intestinum* on veut montrer ses connaissances classiques. Dans un langage plus concret, *bellum* peut aussi prendre le sens de « bataille », le mot-clé prenant ainsi la place de l'un de ses hyponymes.

6.3.1. D'abord, le plus fréquent paraît être *pugna*, « combat », qui, en raison de l'adoption dans bien des cas de cette solution, pouvait signifier aussi « duel judiciaire », comme un concurrent du littéraire *duellum* (qui avait pour doublet aussi la forme *bellum*).

6.3.2. Un emprunt tout à fait littéraire est *proelium* (écrit et *prelium*), « bataille », rencontré surtout dans les textes historiques mais, des fois, aussi dans les motivations de l'octroi des droits ou privilèges nobiliaires, par suite des services rendus au combat.

6.3.3. En échange, il y a aussi toute une série de synonymes plus pâles ou plus prudents, réservés aux moments où la guerre va mal: *congressus* « rencontre », *contentio* « confrontation », *dimicatio* « lutte » (l'épée au poing) », et, au plus poétique, *arma*, terme épique repris aussi tout-à-fait fréquemment près de *bellum*: *bellum et arma mouere*.

6.3.4. Enfin, il n'est pas rare de rencontrer aussi, surtout dans les actes et documents, ou dans les traités techniques sur l'art du combat et de la guerre, le germanisme *guerra*, qu'on explicite d'habitude immédiatement par *siue bellum*, fournissant ainsi une belle paire d'insistance synonymique: la forme courante dans les langues parlées, latinisée à peine, va ainsi de pair et soutient le mot latin de base.

6.4. En fin de compte, nous ne pouvons pas laisser de côté le liant même, qui, dans la mentalité du monde médiéval, est la garantie de toute relation de pouvoir, de possession du territoire, de la paix même, et dont l'infraction amène la guerre, locale ou générale.

6.4.1. C'est la notion de *fides*, « foi, fidélité » qui est le fondement qui assure à tous les niveaux *bonum regimen*: le bon gouvernement de l'Univers, mais aussi la paix et le bien-être des règnes. Dans le latin médiéval, empreint de mentalité chrétienne, les *recti* de la Bible sont les *fideles Christi* qui montrent la même *fides* envers leur suzerain et les traités jurés sur le signe de la croix.

6.4.2. Par contre, les *infideles* (mot dont la motivation était claire et stable, cf. magy. *hét-lén*, « sans foi ») sont surtout les païens, qui pèchent à la fois contre la paix et contre le plan de salut de Seigneur, mais aussi les vassaux rétifs, qui pèchent contre le droit de leur seigneur. *Infidelitas* est l'accusation la plus dure et la plus grave sur le plan moral, religieux et politique. Un *infidelis noster*, surtout *notorius*, est celui qui porte atteinte au pouvoir sacré de son suzerain et essaye, en général, de lui enlever une partie de son règne, de son territoire.

7.0. Ces analyses du « code » du vocabulaire finissent presque toujours par risquer non seulement de paraître, mais d'être ennuyeuses et suspectes, tant qu'on ne leur redonne pas le souffle de la vie, par le contact vivifiant du texte. Nous allons donc prendre par la suite non pas de passages sélectionnés, mais plutôt, comme exemple complet et éloquent, un seul passage, pris dans son intégralité, extrait des *Historiae Polonicae* (livre XII) du grand écrivain latin de Cracovie, Jan Dlugosz (latinisé Ioannes Longimanus, ou Longinus). C'est le chapitre qui décrit de façon paradigmatique l'expédition montée par les vassaux des terres du Midi de la Couronne Polonaise contre Bogdan II de Moldavie, le père d'Étienne III le Grand (Crasna, 1450).

7.1. Les expéditions punitives qui visent à mettre au pas des vassaux rétifs, si elles ne sont pas menées rapidement, tambour battant, risquent bien des fois de finir au mieux par des victoires douteuses. Il faut se rappeler dès le début qu'au Moyen Âge, une bataille indécise ou, pire encore, une victoire à la Pyrrhus sont l'équivalent pratique d'une défaite stratégique, à cause du manque de vivres pour le corps expéditionnaire.

7.2. Voyons donc la campagne des Polonais, menée en 1450, vers l'automne, donc assez tard, contre Bogdan II. La description donnée par Dlugosz (reprise

dans notre Annexe) est un texte narratif haut en couleurs, sur un ton épique, où l'*exercitus Regius* (12 fois dans un ensemble de moins de 900 mots) avec ses *gentes* (« troupes irrégulières », 3 fois) domine la scène, face aux vagues *hostes* (5 fois) et leur *exercitus* anonyme (4 fois). Le chroniqueur de Cracovie a épousé sans fléchir l'idée que l'armée polonaise était théoriquement celle du Roi de Pologne, mais en fait Kazimierz IV Jagiellonczyk, au début de son règne, n'apparaît nullement, par ses faits ou ses mots, dans notre affaire. Celle-ci était plutôt une lutte de prévalence entre les Magnats du Sud de la Pologne et le Prince de la Moldavie: les Barons étaient contre tout pouvoir fort là-bas, donc ils soutenaient la partie d'Alexandre (Alexandru II, son diminutif galicien étant *Ilichno* dans notre texte), le neveu de Bogdan II, encore sous la tutelle de sa mère et de Manoïl, le « pîrcălab » (« châtelain ») de Hotin (pol. *Choczim*), la forteresse maîtresse du Nord de la Moldavie. Donc cette incursion des Magnats nous est présentée sous son jour le plus favorable: elle a tout ce qu'il lui faut, la « force de frappe » (*robur*) et les moyens (*impedimenta, castra*), mais elle n'a que très peu l'occasion de montrer sa force en *acies* (1 fois seulement), à cause de la tactique d'escarmouche et d'évitement d'une collision frontale, pratiquée par Bogdan II et ses gens.

7.3. Mais surprise, pas de trace de *bellum*, le mot juste pourtant, si l'on tenait compte d'un tel déploiement de forces; évidente est aussi l'absence de *proelium*, le terme littéraire attendu pour « la bataille ». Quand, après une trop longue temporisation, les Magnats sont acculés à une retraite stratégique, nous rencontrons l'épique *dimicatio* (2 fois) ou l'euphémique *congressus* (1 fois), puis, quand les choses se corsent véritablement, c'est enfin *pugna* « lutte » qui fait son apparition (2 fois). Mais jamais *bellum*, confession d'une guerre nécessaire contre un vassal rétif tenu pour usurpateur.

7.4. Il y avait pourtant eu aussi des pour parlés, imposés par le bon sens des pertes minimales, car les coalisés vus comme un *exercitus Regius* s'étaient engagés très — même trop — loin, vers la base des clans de la Moldavie du Sud, qui soutenaient surtout Bogdan II (et plus tard son fils Étienne III), vers l'*oppidum* du nom de *Barloth* (roum. *Tîrgul Bîrladului*). Tout naturellement donc, dans la première partie de notre récit, le motif de la *pax* revenait plus fréquemment (5 fois), en faisant luire un *tractatus pacis* (1 fois), à côté de la *treuga* (1 fois) de fait. Qui plus est, l'armistice et la paix future sont présentés — avec un art consommé de l'implicite — comme une entente, sinon cordiale, tout de même à pied d'égalité: *dextrae complexusque inuicem per reconciliatos iunguntur* est une formule qui implique, entre Alexandre et Bogdan II, la reconnaissance d'un même rang et, vraisemblablement, aussi de la consanguinité.

7.5. Mais la paix n'est pas possible, malgré tout, aux yeux de notre historien, et cela pour deux raisons essentielles:

7.5.1. En filigrane, entre Alexandre (et son tuteur, Manoïl, le bourgmestre et châtelain — « pîrcălab » — de la forteresse de Hotin, pol. *Choczim*) et Bogdan

II c'est toujours l'*inimicitia*, l'*inimicitie personnelle* qui domine; ce *Burgulab*, d'après son titre, pris par Dlugosz pour un nom propre, toujours *pacem astruebat*: pour une fois, ce terme, d'habitude pris au sens d'« alléguer », est un synonyme fort de *detrectare* (= *fictam sustinere*); l'adversaire de Bogdan II « couvrait de soupçons » les déclarations de celui-ci.

7.5.2. Puis, on accuse formellement les Moldaves de *dolum conceptum*, de *trahison*: la *fides* relevée pour l'attitude de *Burgulab* (2 fois) contraste vivement avec les *doli* (2 fois) et la *fraus* (1 fois) de Bogdan II, qu'on soupçonne d'avoir ourdi et mis en marche (*moliri*, poétique, 1 fois) des plans pernicieux pour l'host des Polonais.

7.6. De la sorte, les droits de suzeraineté et l'honneur de la Couronne de Pologne, sauvegardés par ses fidèles vassaux du Midi, doivent être normalement assurés, même contre la tactique scythique du Prince rebelle, qui harcèle et se permet même d'attaquer les Barons de la Couronne, dans une embuscade préparée selon l'ancienne habitude des « barbares » (Celts, Germains, etc.) qui coupaient aux trois-quarts les troncs des arbres à l'entrée et à l'issue d'une clairière de la forêt où s'était hasardée l'armée ennemie, pour essayer ensuite de la massacrer sur place, à loisir faute de manœuvre et de refuge possible, comme Ariminus au temps jadis, le bourreau des légions de Varus.

7.7. Ainsi, dans la détresse, demeure pour l'écrivain la solution de l'hyperbole et du paradoxe euphémique:

7.7.1. Les conditions du tribut imposé à la Moldavie (et, dit-on, accepté par son Prince) sont inouïes pour la moitié du XV^e siècle (V. Pârvan): *septuaginta millia aureorum Turcorum* c'est exactement le *décuple* du tribut accepté par Petru Aron et imposé par *les Turcs* lorsqu'il avait réussi à conquérir le trône de Moldavie par l'assassinat de son demi-frère Bogdan II. Il y a donc là à la fois hyperbole et anachronisme, tant par le chiffre que par le type de monnaie.

7.7.2. Les nouvelles qu'auraient reçues *Burgulab* et les siens, *exercitum victoria potiri* sont troublantes, car *exercitum* n'est pas clair du tout. Si c'était = *exercitum hostilem*, car l'armée moldave était en général *exercitus* tout court, c'est pour le moins inexplicite. Mais si ce devait être, par une ellipse euphémique, l'*exercitus Regius*, c'est au moins un paradoxe: la finesse habituelle de Dlugosz, surtout quand il y va des hauts faits et de l'honneur des Polonais, nous oblige à croire qu'il devait impliquer un messenger envoyé pour allécher les *gentes* parties en avant avec les chars et les *impedimenta*, pour qu'on les fasse revenir sur leurs pas et, bon gré mal gré, secourir en fin de compte l'armée des Magnats confrontée à l'anéantissement. C'est ainsi qu'on peut vérifier la tactique des hommes politiques et des panégyristes pour perdre les faits dans le brouillard, quand la vérité ne leur convient ni peu ni prou.

7.8. Notre texte, couronné par une solennelle *laudatio* des nobles tombés au champ d'honneur et par le sentiment qu'il n'y a pas de vrai triomphe ni de

vraie grandeur sans tribut de sang, est emblématique de la propagande partisane, pro-polonaise de Dlugosz, pro-magyare de Bonfini, expressément venu d'Italie, mais aussi des Épîtres de Mathis Corvinus, pro-moldave de la chancellerie d'Étienne III le Grand, etc. D'ailleurs, chaque partie du complexe chrétien de royaumes, principautés, républiques commerciales (comme Gênes ou la Sérénissime de Venise) ou territoires imbriqués dans l'ensemble politique dominé par la Papauté et confronté à l'avance menaçante des Turcs essayait de se soutenir et de se mettre en avant par l'entremise d'une image créée à l'aide de tels textes. Tout comme la propagande — oh, combien efficace! — des Saxons de Transylvanie qui a nuit à « l'image » de Vlad Țepeș de la Transalpine, en faisant de lui le démon qui, sous le nom de *Dracula* hante encore les imaginations du XX^e siècle, ces autres plaideurs *pro domo* ont pu nous transmettre, pour d'autres Princes de l'époque de Mahomet Fatih, l'image des parfaits *athletae Christi*, en vouant à jamais à l'ombre leurs autres *fatti et misfatti*.

8.0. Cette incursion dans les textes médio-latins du XV^e siècle nous montre qu'on peut retrouver en général, dans l'Europe Centrale et de l'Est où l'on écrivait en cette langue, les mêmes mots-clés qu'on rencontre partout au Bas-Moyen Âge. Mais, pour avoir un bon contrôle de l'usage, on doit constamment mettre à profit tant le lexique, qu'une bonne et moderne technique de l'édition des textes. Les choses vont mieux pour la Pologne, la Tchéquie, la Hongrie, la Dalmatie quant aux instruments de travail: il ne nous reste qu'à essayer tout pour qu'un jour on dispose aussi pour la zone carpato-danubienne des séries de textes critiques et des Dictionnaires médio-latins dignes de comparaison avec ceux de M. Plezia ou I. Boronkai.

Ohe, iam satis est, ohe, libelle!...
Iam lector queriturque deficitque,
Iam librarius hoc et ipse dicit:
„Ohe, iam satis est, ohe, libelle!“

Martialis, IV, 89

Bibliographie

- A. BARTAL, *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis Regni Hungariae*, Leipzig, 1901 (= 1977).
A. BONFINI, *Rerum Hungaricarum Decades*, Budapest, 1937–1976, 4 vol.
I. BORONKAI (et al. eds.), *Lexicon Latinitatis Medii Aevi Hungariae*, Budapest, 1987–.
R. CARNAP, *Meaning and Necessity*, Chicago UP, 1956.
L.J. COHEN, *Diversity of Meaning*, Londres, 1966².
Jan DLUGOSZ, *Historiae Polonicae*, Frankfurt/Main, 1711–1712, 2 vol.; Ign. Zegota Pauli — A. Przewdzicki (eds.), 1863–1887, 15 vols + Index.

- M. DOGIEL, *Codex diplomaticus Regni Poloniae et Magni Ducatus Lithuaniae*, 1758–1764, 5 vols.
IDEM, *Limites Regni Poloniae et Magni Ducatus Lithuaniae*, Vilna, 1758.
Ch. DU FRESNE DU CANGE, *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis*, Paris, 1840–1850, 7 vols; Niort, 1938, 10 vols.
St. DUZINCHIEVICI (et al. eds.), *Glosar de termeni și expresii din documentele latine privind Istoria Medie a României*, (București) f.a.
A. ERNOUT — A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, 1967⁴.
G. FÉJER, *Codex Diplomaticus Hungariae ecclesiasticus et civilis*, Budapest, 1832–1844.
G. GÜNDISCH (ed.), *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, București, VI, 1981 (1458–1473).
E. HABEL — F. GROEBEL, *Mittellateinisches Glossar*, Paderborn, 1931.
N. IORGA, *Acte și fragmente cu privire la istoria Românilor...*, București, 1895–1897, 3 vols.
S. JAKO — R. MANOLESCU, *Scrierea latină în Evul Mediu*, București, 1971 (1 vol. + planches).
J. KURYLOWICZ, *The Inflectional Categories of Indo-European*, Heidelberg, 1969.
J. LYONS, *Introduction to Theoretical Linguistics*, Cambridge UP, 1969.
Chr. MOHRMANN, *Études sur le latin des chrétiens*, Rome, 1958–1977, 4 vols.
J.F. NIEMMEYER, *Mediae Latinitatis Lexicon minus*, Leiden, 1976.
P.P. PANAITESCU, *Interpretări românești*, București, 1994².
Ș. PAPACOSTEA, *Geneza Statului în Evul Mediu românesc. Studii critice*, Cluj-Napoca, 1988.
M. PLEZIA (ed.), *Lexicon Mediae et Infimae Latinitatis Polonorum*, Varsovie, 1953–.
K. STRECKER, *Einführung in das Mittellatein*, Berlin, 1939³; trad. fr. ajournée par P. van Woestijne, Paris, 1948.
St. WERBÖCZY, *Decretum Tripartitum Iuris consuetudinarii Incltyi Regni Hungariae*, Kolossvár (= Cluj), 1815.

Annexe

Ioannis DLUGOSZII, sive LONGINI, *Historiae Polonicae* lib. XII, ed. Ign. Zegota Pauli — A. Przewdzicki, Cracovia, 1878, pp. 75–78 (cf. ed. Lipsiensem, 1712, II, coll. 60–63).

1450 (juin–septembre)

Exercitus Polonorum, in Moldaviam contra Bogdanum missus, moestam et cruentam, propter Duces occisos, reportat victoriam¹.

Exercitus Regius, in Moldaviam contra Bogdan² missus, pro festo Sancti Iohannis Leopoli advenit. Ex Leopoli pedetentim ad Kamiencycz accessit: ibi et gentibus terrae Podoliae et Valachiae, qui cum Ilichnone circa Kamiencycz manebat, auctus est. Ex Kamiencycz castra movens, tripartito exercitu procedebat, Ilichno cum Valachis, Petrus Odrowansch, Palatinus Leopoliensis,

et Przedborius de Konyeczpolye, Castellanus Sandomiriensis, cum Leopoliensis et Przemisliensis terrae nobilibus, et Theodoricus Buczacki, Castellanus et Capitaneus terrae Podoliae, cum gentibus Podoliae procedebant. Pervenerant autem ad castrum Choczyn³, quod pro Ilichnone Woyewoda, et, ibi aliquod diebus commorati, venerunt ad fluvium Pruth: ubi exercitu ordinato (de prope enim stationes hostium nuntiabantur), superato fluvio Pruth, venit exercitus ad oppidum Lipowiecz, sperans illic Bogdanum et suas gentes reperire. Ille autem non in robore exercitus, sed in dolis et fraude fiduciam suam reponens, cessit ex Lipowiecz, et in nemora cum omni se contulit exercitu coepitque Capitaneos Regios tum nuntiis, tum literis rogare de pace. Omnibus pax melior visa est, praesertim cum homine latebris et silvis assueto. Treuga itaque firmata, septem dies in tractatu pacis, exercitu ad flumen Lipowiecz stante, absumpti sunt, et iuxta certas conditiones et capitula, quibus gubernatio terrae Valachiae usque ad quindecimum annum Ilichnonis, sub annuo septuaginta millium aureorum Turcorum censu, in manus Regias tradendo, Bogdano permittebatur, pax Sabbato ante festum Nativitatis Sanctae Mariae inscribitur et firmatur, et dextrae complexusque invicem per reconciliatos iunguntur. Nam pacem etsi Burgulab, unus ex Valachis fidem Regi servans, astrueret ostenderetque in dolo conditam, plus periculi, quam officii propediem excituram, non tamen illi fides habita est. Eodem itaque die pace confecta, regius exercitus a Lipowiecz castra movet, in propria reversurus. Bogdan dolum conceptum amplius ferre non valens, suis omnibus, ut parati sint, mandat, et in silva post villam Krassne consistente, angustam habente et unicam viam, invadens primum currus et impedimenta Regii exercitus non negligant, facilius postea exercitum regium invasuri. Dolum hunc Capitanei exercitus Regii illico agnoscentes (denuntiatur enim erat eis per praedictum Burgulabonem, qui partes pupilli Ilichnonis strenue defendebat, item per notarium Bogdani, qui nocte ante sequente ad Regium exercitum, singula, quare Bogdan moliebatur, indicans, profugerat, deliberatione inita, hostium praestolabantur in loco adventum, ex curribus pugnam conserturi. Placuit exposit currus et impedimenta celerius per silvam traicere, quae liberior fieret dimicatio futura. Monente autem Burgulabone, ut currus et impedimenta, silva, quae per detractionem arborum erat exaggerata, omissa, per plana traicerentur, non fuit ei, salubriter consulenti, paritum. Committitur tamen illi currum et Ilichnonis cura, et currus cum impedimentis remittuntur, ut ex altera parte silvae consistent et exercitus praestolarentur adventum. Tutatur ergo cum ala Podoliensium militum Valachus, quos sibi in praesidium assumpserat, Burgulab currus et eos, licet non sine crebra hostium Valachorum invasione, per silvam in planum campum deducit. Interim die Dominico mane, ante festum Nativitatis Sanctae Mariae, sexta die Septembris, Bogdan cum aliquot millibus Valachorum partes suas sequentium, et aliorum auxiliariorum suorum magna multitudine, in solis ortu supervenit. Regius exercitus, nihil cunctatus, arma induit: quem Petrus Odrowansch oratione facunda

animavit, orans et contestans, ut, nobilitatis suae memores, a priscorum strenuis non degenerarent actibus, sed campum, quem decalcabant pedibus, aut victoriae, aut sepulchro dedicarent. Consternatus erat Regius exercitus, quod et plures, contra imperium Ducum sequendo currus, abscesserant⁴, et gentes Ilichnonis ex Valachis, qui se eis coniunxerant, hostium multitudine visa, perterritas et fugere magis, quam pugnare paratas, apertissime cognoscebat: audendum tamen omnia, et experiendum fortunae manus, in tam inevitabili⁵ necessitate statuit. Aciebus itaque ordinatis, et una ala Nicolao Porawa, Haliciensis Capitaneo, altera Michaeli Buczacki commissa, in campo, qui « Krassnepolye » appellatur, ad torrentem « Krassnipotok », prope oppidum Wasluy, signis canere iussis, per Poloniae milites, sub quatuor signis, videlicet Przemisliensi, Haliciensis, Sanocziensi et Podoliae, consistentibus, et octo turmas equitum, nonam peditum habentibus, fit congressus. Una turma equitum hostilium tegebat peditem: in quam cum Regius exercitus in acie stantem incurrisset, illa retrorsum cedes peditem ostendit; cum quo exercitus Regius confligens multos milites amisit. Fervet inter utrosque crudelis pugna, et neque hac, neque altera parte inclinata, in totum diem dimicatio protenditur. Multi de Polonis cadunt, plures tamen de hostibus, et campi cadaveribus sternuntur. Petrus Odrowansch, Palatinus Leopoliensis, non Capitanei solum, se optimi et strenui militis officia exercens, fortiter pugnabat. Hostium exercitus pedestrium robore magis, quam equestrium valebat. Equestribus pro maiori parte deletis, in pedite Petrus Palatinus cum Nicolae Porawa, Michaeli Buczacki pluribusque aliis invehuntur, occidunt, sternunt et pedestrium molem plurimum debilitant, pugnando tamen a pedestribus cadunt interfecti. Moeror ingens de amissis tam inclytis pugnantibus et Capitaneis exercitum regium invadit. Fuisset quoque et trepidatio non minor et inclinatio aciei subsecuta, nisi Burgulab, qui iam silvam superaverat cum gentibus pro conductione currum sibi adiunctis, veloci doctus nuntio, Regium exercitum victoria potiri, supervenisset. Is adventu suo hostes, caede nostrorum militum exultantes, terruit, ut repente terga darent et fugam capesserent. Regius exercitus victoriam quidem, sed cruentam, amissis pluribus militibus insignibus, retulit; persequi tamen fugientes, diuturna fatigatus pugna non poterat. Sub eius praesentia quoque hostium residuitas, quae fugiendo et retrogradendo exercitum Regium lacescebat, aut extincta, aut fugata⁶ est. Plures, qui in arbores conscenderant, sagittis confecti decidebant: in aliqua enim arbore plures quam sedecim occidebantur. Praefatus autem Burgulab quatuor diebus fugientes et dispersos persequabatur, et nonisi quinta die ad stationem exercitus Regii, onustus praeda ingenti et captivis multis, rediit. Cessavit pugna circa occasum solis, cum in ortu coepisset⁷. Hac pugna edita, exercitus Regius ad propria est reversus. Corpora exanima Petri Odrowansch Palatini in Clara tumba, Nicolae Porawa et Michaelis Buczacki in Leopoli sepulturae mandata sunt cum luctu ingenti. Ultra eos quoque Nicolaus Klusch, Iohannes Nyeszwoiowski, Iohannes Byeskowski, Stanislaus Dawidowski, Adam

miles, Ianussius Szanek, civis Leopoliensis, fuere desiderati. Bogdan fugiens in Barloth oppidum se recepit. Maiorque aliquanto ex amissis militibus moeror, quam laetitia fuis hostibus fuit: sed et amplior victoriae huiusmodi gloria, quam laetitia habita est, propter fortes et insignes milites per eius eventum desideratos.

Notes

1. L'édition de Leipzig (1712, II) donnait une autre intitulation (marginale): *Exercitus Polonorum contra Bohdan pro parte Ilichnonis missus* (col. 60) / *in sylvia post vilnam* (sic) *Krassne consistente ex Valachis fidefragis* (col. 61) / *moestam & cruentam propter duces occisos, Petrum Odrowasch* (sic) & *alios* (col. 62, en oubliant à la fin *reportat victoriam*).

2. L partout *Bohdan* (la prononciation ucrainienne).

3. L donne *Choczim*, la forme locale plus exacte.

4. L et P préfèrent la ponctuation, à notre avis moins vraisemblable *plures, contra imperium Ducum sequendo, currus abscesserant*, en prenant *sequi* absolu.

5. L lit *ineffabili*.

6. L donne correctement *fugata*, tandis que P a *fatigata*, vraisemblablement un écho du passage antérieur.

7. L écrit, très moyennâgeux, *cepisset*.